

**« Ce héros dont la nation métisse en général doit être fière » : le soldat Patrick Riel de Maniwaki**  
***«This hero who should be the pride of the entire Métis nation» : Private Patrick Riel of Maniwaki***

Sébastien Malette et Guillaume Marcotte

Volume 17, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1066004ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1066004ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Malette, S. & Marcotte, G. (2019). « Ce héros dont la nation métisse en général doit être fière » : le soldat Patrick Riel de Maniwaki. *Rabaska*, 17, 11–32.  
<https://doi.org/10.7202/1066004ar>

Résumé de l'article

Cet article explore l'identité du soldat Patrick Riel, héros de la Grande Guerre, qui, selon plusieurs sources de l'époque, est rapporté comme un parent du chef métis Louis Riel. Nous y discutons l'importance de la parenté symbolique dans le façonnement historique de l'identité métisse dans l'ouest du Québec, de même que l'importance qu'occupe ce type de parenté au sein des discours de type ethnonational conjuguant de façon originale des éléments culturels autochtones et européens. Le cas de Patrick Riel problématise en outre les thèses voulant que l'identité métisse fut simplement assimilée par l'identité canadienne-française ou algonquienne dans la région de l'Outaouais.

# Études

## « Ce héros dont la nation métisse en général doit être fière » : le soldat Patrick Riel de Maniwaki

SÉBASTIEN MALETTE

Département de droit et d'études légales  
University of Carleton

GUILLAUME MARCOTTE

Études canadiennes  
Université de Saint-Boniface/University of Manitoba

*Un Métis – svelte, et au visage cuivré,  
Le fils robuste d'une race hybride !*

S. Frances Harrison, 1891<sup>1</sup>

### Introduction

Le Mémorial national des vétérans métis situé à Batoche, en Saskatchewan, est un monument qui honore la mémoire de plusieurs militaires métis tombés sur le champ d'honneur. Parmi les noms qui y sont gravés figure celui du soldat Patrick Riel, matricule 1295<sup>2</sup>. Le patronyme Riel retiendra l'attention de plusieurs visiteurs qui l'associeront à la famille du chef métis qui dirigea deux résistances dans l'Ouest canadien : Louis Riel. Peu se souviendront cependant que le patronyme Riel se retrouve également parmi des familles métisses des provinces de l'est du Canada, y compris dans la région de l'Outaouais. Le vétéran métis Patrick Riel était précisément l'un de ces Riel dont les origines proviennent de cette région de l'ouest du Québec. Cet article se penche sur l'identité de ce soldat encore méconnu, héros de la Grande Guerre, qui, selon plusieurs sources de l'époque, est rapporté comme un parent du leader métis Louis Riel. Ce cas de figure nous sert à démontrer l'importance de la parenté symbolique dans le façonnement historique de l'identité métisse dans l'ouest du Québec, de même que l'importance qu'occupe ce type de parenté au sein

1. S. Frances Harrison, *Pine, Rose and Fleur de Lis*, Toronto, Hart & Company, 1891, p. 33. Notre traduction d'un extrait du poème *Gatineau Point* : « *A Métis – slim, and sallow of face, The hardy son of a hybrid race !* ».

2. Gabriel Dumont Institute, *Veterans Monument*, [s.d.], repéré à [gdins.org/metis-culture/veterans-monument](http://gdins.org/metis-culture/veterans-monument).

de discours de type ethnonational conjuguant de façon originale des éléments culturels autochtones et européens.

### Les Métis de l'Outaouais

Les Métis ont une présence bien ancienne dans le bassin de la rivière des Outaouais. Une tradition orale, telle que recueillie chez les forestiers de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, fait d'ailleurs référence à la grande rivière en tant que patrie des « Indiens », des Métis et des Français au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Malgré cela, la région de l'Outaouais a souvent été mise de côté dans les propos à teneur scientifique ou politique portant sur la présence de communautés métisses au Canada. Heureusement, de nouvelles études voient le jour et s'intéressent maintenant à décrire ces collectivités qui ont encore aujourd'hui leurs représentants<sup>4</sup>.

Les anciens postes de traite de la Compagnie du Nord-Ouest, puis de la Compagnie de la Baie d'Hudson, servirent dans la région de lieux importants dans le développement d'alliances maritales entre traiteurs de fourrures et femmes autochtones, principalement algonquines. De ces alliances naquirent plusieurs familles de Métis, auxquelles se joignirent d'autres familles métisses en provenance de l'Ouest : de la Rivière Rouge dans les Prairies, en passant par le lointain Grand lac des Esclaves, au Nord-Ouest<sup>5</sup>. En dehors des postes du Lac des Sables (sur la rivière du Lièvre) et de Rivière Désert (Maniwaki), un rassemblement de Métis eut lieu au Lac-Sainte-Marie, un hameau formé principalement à la fin des années 1830 par d'anciens voyageurs de la traite des fourrures qui commencèrent à squatter des parcelles de terre<sup>6</sup>. Parmi les familles de l'endroit, on comptait les McDougall dit Christineau, dont l'une des représentantes, Henriette, allait devenir la grand-mère de Patrick Riel<sup>7</sup>.

3. Frederic G. Mather, « A Day with the Ottawa Chantier-men. », dans *Lippincott's Magazine of Popular Literature and Science*, vol. xxv, 1880, p. 144.

4. Voir les études suivantes : Michel Bouchard, Sébastien Malette et Guillaume Marcotte, *Bois-Brûlés : une étude ethnoculturelle des Métis de la Gatineau*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2019 ; Annette Chrétien, « Moose Trails and Buffalo Tracks : Métis Music and Aboriginal Education in Canada », dans *Aboriginal Music in Contemporary : Echoes and Exchanges*, sous la direction de Anna Hoefnagels et Beverley Diamond, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2012, p. 174-193 ; Sébastien Malette et Guillaume Marcotte, « Marie-Louise : Protector of Louis Riel in Québec », dans *Media Tropes*, vol. vii, n° 1, 2017, p. 26-74 ; Guillaume Marcotte, « De Freeman à Métis : une ethnohistoire des gens libres dans la traite des fourrures entre la Baie James et Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle », mémoire de maîtrise, Université de Saint-Boniface/University of Manitoba, Winnipeg, 2018 ; Stone Circle Consulting et Know History, « Mattawa Nipissing Métis Historical Research Project. Final Synthesis Report », rapport soumis au Steering Committee, [s.l.], 2015.

5. Serge Goudreau, « Les Pionniers de la Lièvre en 1846 », dans *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 65, n° 1, cahier 279, printemps 2014, p. 47-66 ; *Id.*, « Les Pionniers du lac Sainte-Marie dans la vallée de la Gatineau (1837-1848) », dans *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 65, n° 4, cahier 282, hiver 2014, p. 277-291 ; Sébastien Malette et Guillaume Marcotte, *op. cit.* ; Guillaume Marcotte, 2018, *op. cit.*

6. *Ibid.*, p. 131-137.

7. Nous savons que Henriette McDougall était métisse, puisque des membres de la famille McDougall de l'endroit furent souvent qualifiés comme tels, entre autres lorsque son frère Amable fut

À cette date, les familles métisses des environs de Maniwaki formaient probablement déjà cette « race [de Métis] belle et très résistante » que le père oblat Joseph Étienne Guinard se plaira à décrire dans ses mémoires, près d'un siècle plus tard<sup>8</sup>.



**L'Outaouais des Riel**  
Conception de la carte : Guillaume Marcotte

### Les racines outaouaises du Métis Patrick Riel

Les grands-parents de Patrick Riel figuraient parmi les premiers « squatteurs » de l'établissement du Lac-Sainte-Marie, sur la rivière Gatineau, un terme que l'on associait aux habitants ayant défriché des parcelles de terre avant d'en recevoir le titre de propriété. Après s'être mariés à Bytown (aujourd'hui

identifié comme *half-breed* par un arpenteur du gouvernement et par un explorateur américain (voir John Haddock, *The Growth of a Century. As Illustrated in the History of Jefferson County, New York, from 1793 to 1894*, Philadelphie, Sherman & Co., 1894, p. 354-355; Mathieu Sabourin, « Les Squatters de la rivière Gatineau entre 1812 et 1870 », mémoire de maîtrise, Université Laval, Québec, 2010, p. 72). De plus, un fils de Henriette, Paul Riel, sera identifié comme « *part Indian* » par un agent indien, alors que la famille McDougall sera aussi décrite comme provenant d'un « *half breed from the Christinos of Red-River* » (voir Sébastien Malette et Guillaume Marcotte, *op. cit.*, p. 56, 58).

8. « Guinard, Joseph-Étienne. Mémoires d'un père oblat », 1944-1946, f. 256, 290-291, Archives Deschâtelets-NDC, Richelieu (AD-NDC), Fonds Deschâtelets. HEB 6964. E83C 1.

Ottawa) en 1838, le Canadien français Émilien Riel et la Métisse Henriette McDougall commencèrent à fréquenter la communauté du Lac-Sainte-Marie au moins dès 1841, où ils firent baptiser par le missionnaire de passage leur fils Joseph Riel, qui deviendra plus tard le père de Patrick Riel<sup>9</sup>. Le parrain choisi pour Joseph fut François Naud, un ancien guide de la Compagnie de la Baie d'Hudson, lui-même uni à la Métisse Élisabeth McPherson, dont la famille s'étendait à la fois chez les Métis de l'Outaouais et chez ceux de l'Ouest<sup>10</sup>. Il semble que Émilien et Henriette défrichèrent un lopin de terre près du lac en 1845, en compagnie des autres familles métisses, canadiennes et amérindiennes de la mission<sup>11</sup>. L'année suivante, une autre famille vint s'installer sur le même lot, celle de l'ancien voyageur de la Compagnie de la Baie d'Hudson François Vanasse et de sa femme métisse Louise Forcier, qui était originaire de l'Ouest<sup>12</sup>. Le jeune Joseph Riel grandit pendant quelques années dans ce hameau où la chasse, la pêche et la traite des fourrures libre (ou de contrebande) occupait les habitants de la petite communauté, plutôt que la pratique de l'agriculture<sup>13</sup>. Quelques années plus tard, la famille Riel quitta le Lac-Sainte-Marie pour s'installer dans le canton d'Egan, près du poste de traite de Rivière Désert, et de la réserve algonquine de Maniwaki nouvellement créée en 1853<sup>14</sup>.

Joseph Riel maria en premières noces Marya Corrigan à Maniwaki en 1865, puis en secondes noces Louisa Latendresse, au même endroit en 1873<sup>15</sup>. Louisa habitait le village d'Old Chelsea, dans le bas de la Gatineau, et c'est à cet endroit que le couple donna naissance à Patrick Riel le 17 mars 1876. Joseph Riel menait à l'époque une vie de cultivateur, du moins quelques années avant la naissance de Patrick. Il est intéressant de noter que Joseph Riel était alors recensé comme Canadien français, même s'il était Métis par sa mère Henriette McDougall et que son fils sera reconnu plusieurs fois comme Métis, illustrant bien les aléas des identifications ethniques et de leurs vases

9. « BMS de Saint-Paul-d'Aylmer, Québec », 1841-04-13, Genealogical Society of Utah (GSU), Salt Lake City, États-Unis ; « BMS de Notre-Dame, Ottawa, Ontario », 1838-10-21, GSU.

10. Pierre Lefebvre, « From the Highlands to the Fur Trade : The Journey of the McPherson Family », dans *Métis Voyageur*, Fall/Winter 2006, p. 21-22 ; Sébastien Malette et Guillaume Marcotte, *op. cit.*, p. 55-56.

11. « Chronique de la Congrégation des missionnaires Oblats de Marie Immaculée de 1841 à 1893 », 1949, f. 74, AD-NDC, Fonds Notre-Dame du Cap. BM 2056-01-A [Transcription dactylographiée de 1949 du document original du même nom, lequel ne peut être consulté, et conservé sous la cote BM 2056-01] ; « Carnet G-25, Cantons Aylwin et Hincks / John Allen Snow », 1848-05-08, f. 75, BANQ, Centre de Québec (BANQ-Q), Fonds Ministère des Terres et Forêts. E21, S60, SS3, PG25.

12. *Loc. cit.* ; Serge Goudreau, hiver 2014, *op. cit.*, p. 288 ; « BMS de Saint-Joseph-de-Maskinongé, Québec », 1834-12-26, GSU ; « Northern Department Abstracts of Servants' Accounts », 1837-1839, Hudson's Bay Company Archives (HBCA), Winnipeg, B.239/g/17-18.

13. Guillaume Marcotte, 2018, *op. cit.*, p. 171-195, 207-211.

14. Serge Goudreau, hiver 2014, *op. cit.*, p. 288.

15. « BMS de L'Assomption, Maniwaki, Québec », 1865-06-19 et 1873-04-30, GSU.

communicants lorsqu'il est question des Métis historiques<sup>16</sup>. Or, malgré la présence de différentes identifications ethniques, le cas de Patrick Riel montre une claire identification à la culture métisse de la part de la famille Riel de Maniwaki.

Une fois adulte, Patrick Riel prendra une épouse parmi le peuple des Algonquins, en se mariant au dépôt de Baskatong en 1895 avec Menonik (Véronique) Jako, fille de Clément Jako et Angélique Kaponoci<sup>17</sup>. Comme le rapporte Yvon H. Couture, nous savons que depuis les années 1870 « s'était formé au lac Baskatong, à la tête de la Gatineau, un petit village formé d'Indiens, de Métis et de Blancs<sup>18</sup> ». Nous savons également qu'à l'époque du mariage de Patrick Riel, le clergé catholique était bien au fait de la présence d'une population métisse qu'il fallait encore parfois desservir grâce au service des missionnaires ambulants. Ceux-ci parcouraient par voie d'eau les missions éloignées pour donner, selon le vicaire apostolique du Pontiac M<sup>gr</sup> Lorrain, « leurs soins à quelques blancs, à des sauvages et à des métis assez nombreux dans le diocèse d'Ottawa sur les rivières Gatineau et Lièvre<sup>19</sup> ». C'est dans ce contexte que Patrick Riel fut baptisé. Cette précision est importante, car elle indique que Patrick Riel n'était pas simplement le fruit d'une union interethnique faisant de lui un individu seulement « métissé ». Patrick Riel est plutôt né dans un contexte social et culturel spécifique, où différents hameaux regroupant (pas nécessairement de façon exclusive) des familles métisses constituaient les contours d'une communauté métisse de type régional en Outaouais, c'est-à-dire selon un schéma d'établissement dépassant le cadre géographique strict que peut constituer le modèle villageois ou celui de la « réserve indienne ». Comme nous le verrons, l'identité collective des

16. « Recensement canadien, Québec, Ottawa-Ouest, Kensington », 1871, f. 22, Bibliothèque et Archives Canada (BAC), Ottawa.

17. « BMS de L'Assomption, Maniwaki, Québec », 1895-01-07, GSU.

18. Yvon H. Couture, *Les Algonquins*, Val-d'Or, Éditions Hyperborée, « Collection Racines amérindiennes », 1983, p. 120-121. Cette description tripartite de la population du village au lac Baskatong (indienne, métisse, blanche) est significative. En effet, nous observons le même type de description tripartite regroupant les mêmes composantes ethniques au Lac-Sainte-Marie (voir « Chronique de la Congrégation des missionnaires Oblats... », *op. cit.*, f. 74), mais aussi à Sault-Sainte-Marie, en Ontario (voir R. Gaulin, « Mission chez les sauvages du Haut-Canada », dans *Rapport de l'Association de la propagation de la foi, établie à Montréal, en vertu d'un indult, et annoncée au diocèse par le mandement du 18 avril 1838*, n° 3, 1841, p. 54), à la Rivière Rouge (voir John McLean, *Notes of a Twenty-Five Years in the Service of the Hudson's Bay Territory*, Londres, Richard Bentley, vol. 2, 1849, p. 289-310), ou encore au Labrador (voir Hans J. Rollmann, « "...That Between Their Church and Ours There is Hardly Any Difference": Settler Families on Labrador's North Coast Join the Moravian Church », dans *History and Renewal of Labrador's Inuit-Métis*, sous la direction de John C. Kennedy, St. John's (NL), ISER Books, 2014, p. 206), montrant que l'une des caractéristiques des communautés métisses historiques relève d'une population elle-même décrite par les observateurs de l'époque comme étant mixte ou multi-ethnique, regroupant d'un endroit à l'autre ces trois groupes de façon distinctive. Il serait donc erroné de chercher une communauté métisse historique « purement » métisse tant sur le plan ethnique que culturel.

19. « Lettre de N. Z. Lorrain à M<sup>gr</sup> Duhamel, Pembroke, 26 avril 1894 », 1894 [Copie d'époque], f. 1, AD-NDC, Fonds Notre-Dame du Cap. 2D9-3-72.



Métis de cette région sera d'autant plus apparente au fil de l'identification symbolique de la famille métisse Riel des environs de Maniwaki avec celle du célèbre Louis Riel, et du peuple métis.

Patrick Riel et Menonik Jako donnèrent à leur tour naissance à au moins quatre enfants entre 1896 et 1907. Pendant ce temps, Patrick alternait les occupations de chasseur à celles de « voyageur<sup>20</sup> », c'est-à-dire comme travailleur forestier. À l'époque, comme le souligne Stephen McGregor (ancien chef algonquin de Kitigan Zibi), « les Algonquins se joignaient aux bûcherons métis, irlandais et écossais. Le travail dans les camps de bûcherons était dur, les heures longues et épuisantes, la paye maigre mais constante<sup>21</sup> ». Les bûcherons métis, comme leurs confrères algonquins ou eurocanadiens, arrivaient toutefois à s'y divertir grâce à la musique<sup>22</sup>. Devenu veuf en mars 1907, Patrick Riel quitta la région à une date indéterminée, et pour des raisons encore inconnues<sup>23</sup>. On sait par contre qu'il finit par aboutir dans la région de Port Arthur (aujourd'hui Thunder Bay dans le Nord-Ouest ontarien) où il devint contremaître dans les chantiers de bûcherons. C'est à cet endroit qu'il se serait enrôlé au centre de recrutement local afin de combattre pour le Canada au début de la Grande Guerre<sup>24</sup>.

### Le sentier de la Grande Guerre : les exploits de Patrick Riel

La Première Guerre mondiale éclata après un long siècle caractérisé par la croissance des nationalismes, sur fond de compétition qui perdurait entre les empires en Europe. L'assassinat à Sarajevo de l'archiduc François-Ferdinand est souvent perçu comme l'élément déclencheur du terrible drame qui allait se jouer, engageant plusieurs peuples dans l'horreur de la guerre. Le Canada étant entré officiellement en guerre en août 1914, des milliers de Canadiens se porteront volontaires. Chez les Premières Nations, les Métis et les Inuits, la réponse fut mitigée. Certains conseils de bande demandèrent que leur

20. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le terme de voyageur s'appliquait désormais moins à la traite des fourrures qu'aux métiers de draveur et de bûcheron, des occupations où, selon une brochure touristique de l'époque, les « *French Canadians, a few Indians and half-breeds* » s'illustraient tout particulièrement en Outaouais (voir « *Union Forwarding & Railway Company's Traveller's Guide to the Upper Ottawa* », Ottawa, Free Press Steam Print. Union Forwarding & Railway Co'y., 1873, p. 14). Pour les registres de BMS de la famille Riel, voir : « BMS de L'Assomption, Maniwaki, Québec », 1896-01-26, 1897-09-26, 1899-02-14 et 1907-01-14, GSU.

21. Stephen McGregor, *Since Time Immemorial : "Our Story". The Story of the Kitigan Zibi Anishinàbeg*, Maniwaki, Kitigan Zibi Education Council, 2004, p. 216. Notre traduction de : « [...] *the Algonquins joined up with Metis, Irish and Scottish lumberjacks. Work at the lumber camp was hard, the hours long and exhausting, the money meagre but steady* ».

22. *Ibid.*, p. 217.

23. « BMS de L'Assomption, Maniwaki, Québec », 1907-03-14, GSU.

24. Sir Max Aitken, « Les Canadiens en Flandres par Sir Max Aitken, Bart, Historiographe officiel de la force expéditionnaire Canadienne en France et en Belgique », dans *La Presse*, 13 novembre 1916, p. 10 ; The Western Call, « Louis Riel's Son a Sniper », dans *The Western Call*, 26 mai 1916, p. 3.

participation soit conditionnelle à la reconnaissance d'un statut de nation indépendante, ce qui ne leur fut pas accordé<sup>25</sup>.

De fait, le nombre exact de soldats autochtones canadiens ayant participé à la Grande Guerre est difficile à estimer avec exactitude. Cette estimation difficile s'explique par le fait que le gouvernement canadien ne comptabilisait pas toujours les soldats « indiens ». Les Métis n'étant pas des « Indiens » inscrits aux registres des Affaires indiennes, il faut ajouter que ces premiers ne furent pas toujours comptés comme étant des soldats « autochtones ». Il est cependant possible d'estimer à 4 000 le nombre d'Autochtones qui s'enrôlèrent à cette époque<sup>26</sup>. Les Métis de l'Ontario et du Québec furent d'ailleurs sollicités dans l'effort de guerre, comme l'exprime un document émanant des Affaires indiennes, en 1917, où l'on apprend qu'un officier de l'armée accompagné d'un agent gouvernemental devaient « prendre en charge le recrutement des Indiens et des Métis [*Half-breeds*] à travers l'est de l'Ontario et la portion ouest de la province de Québec, pour le bataillon de Construction ferroviaire qui s'organise présentement<sup>27</sup> ». Uniquement pour la communauté de Kitigan Zibi, au moins une vingtaine de soldats algonquins ont été recensés<sup>28</sup>. Le *Gabriel Dumont Institute*, quant à lui, a recensé plusieurs centaines de vétérans métis ayant pris part à ce conflit<sup>29</sup>.

De Port Arthur, Patrick Riel se rendit pour sa part à Winnipeg, selon l'historiographe officiel de la Force expéditionnaire canadienne, Sir Max Aitken. Toujours selon Aitken, Patrick Riel attira l'attention en raison de ses origines et de son patronyme. L'un des officiers du 90<sup>e</sup> régiment des *Winnipeg Rifles*, auquel il devait désormais être rattaché, lui rappela en effet que son nouveau régiment d'affectation avait combattu son « cousin », Louis Riel, à Fish Creek et à Batoche en 1885. Devant ce commentaire plutôt désobligeant, il est rapporté que la recrue Patrick Riel « n'attacha qu'un intérêt secondaire à cette plaisanterie du sort<sup>30</sup> ». Comme nous le verrons, il ne renia pas pour autant le lien qu'on lui attribuait avec les Métis ou Louis Riel. Avant de partir pour l'Europe, le régiment dont faisait partie Patrick Riel, alors désigné dans la Force expéditionnaire canadienne en tant que 8<sup>e</sup> bataillon, 90<sup>e</sup> *Winnipeg Rifle*, fut dirigé à Valcartier, au Québec<sup>31</sup>. C'est à ce moment que Patrick

25. Janice Summerby, *Soldats autochtones, terres étrangères*, Ottawa, Direction générale des communications, Anciens Combattants Canada, 1993, p. 5-6.

26. *Loc. cit.*

27. « War 1914-1918. Reports and Correspondence regarding recruits and enlisted Indians », 1914-1918, f. 551, BAC, RG10, vol. 6766, dossier 452-13. Notre traduction de : « *to take charge of the recruiting of Indians and Half-breeds throughout Eastern Ontario as well as the Western portion of the Province of Quebec for the Railway Construction Battalion now being organized* ».

28. Stephen McGregor, *op. cit.*, p. 227-240.

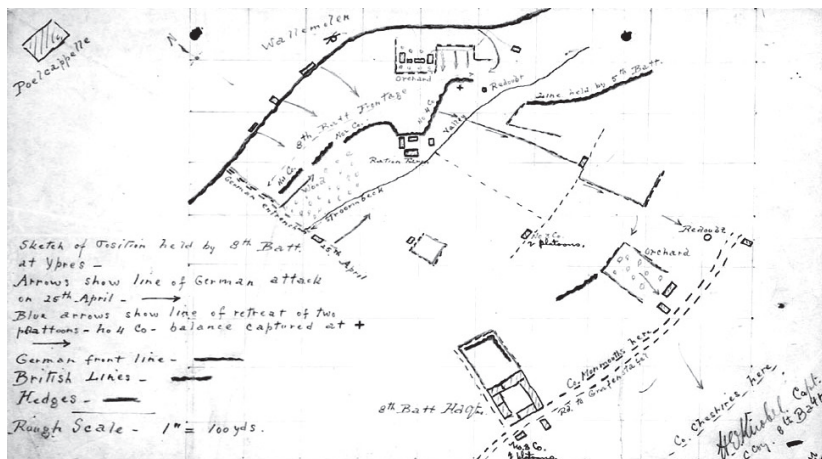
29. Gabriel Dumont Institute, *op. cit.*

30. Sir Max Aitken, *op. cit.*, p. 10.

31. The Royal Winnipeg Rifles, *Abridged Regimental History*, [s.d.], repéré à [www.royalwin-](http://www.royalwin-)



Riel déclara, selon ses documents d'enrôlement, être natif de Chelsea (au Québec), de peau foncée, de foi catholique, et que son plus proche parent était Catherine Riel, de Maniwaki. Désormais associé au matricule 1295, ne sachant signer son nom, il signa d'une croix ce formulaire d'attestation le 27 août 1914<sup>32</sup>. En octobre de la même année, le bataillon était en Angleterre pour le début de l'entraînement. Les hommes de son unité entrèrent sur le champ de bataille en avril 1915, près d'Ypres, en Belgique<sup>33</sup>.



**Croquis des positions tenues par le 8<sup>e</sup> Bataillon du Corps expéditionnaire canadien, à Ypres (Belgique), en avril 1915**

Bibliothèque et Archives Canada, RG9-III-D3, vol. 4918, dossier 369, f. 96

Patrick Riel fut rapidement remarqué durant la guerre pour ses talents de tireur d'élite. Figurant parmi les quatre tirailleurs ayant reçu des fusils Ross modifiés, Riel adopta, comme ses camarades, l'habitude de marquer d'une entaille la crosse de son fusil pour compter le nombre d'ennemis tués sur le champ de bataille. Les quatre tirailleurs d'élite dont Riel faisait partie étaient notamment exemptés des corvées dans les tranchées. Selon Max Aitken, ils décidaient en outre de leurs positions, sans être embêtés par les officiers<sup>34</sup>. D'après un récit paru dans un journal canadien de l'époque, Patrick Riel ne s'occupait aucunement des soldats allemands abrités dans les tranchées ; son travail consistait plutôt à localiser les tireurs d'élite ennemis et à les abattre

[nipeggrifles.com/regimental-history/](http://nipeggrifles.com/regimental-history/).

32. « Attestation Paper of Patrick Riel (1295) », 1914, BAC, Corps expéditionnaire canadien (CEC), RG150, versement 1992-93/166, boîte 8274-11.

33. The Royal Winnipeg Rifles, *op. cit.*

34. Sir Max Aitken, *op. cit.*, p. 10 ; « Grandson of Riel the Rebel », dans *Saturday Chinook*, 5 février 1916, p. 2 ; *The Western Call*, *op. cit.*, p. 3.

aussitôt. On raconte qu'à la fin avril 1915, près d'Ypres, il abattit deux tireurs allemands à une distance d'environ 640 mètres, en moins de cinq minutes. Il réussit également à débusquer et à neutraliser trois autres tireurs cachés dans les branches d'un arbre, à une distance semblable<sup>35</sup>.

Dans pratiquement tous les articles de journaux d'époque qui font référence à Patrick Riel, on précise un lien de parenté avec le célèbre « rebelle » Louis Riel. Ce lien de parenté va de « parent », à « petit-fils », en passant par « descendant », « cousin » et « neveu<sup>36</sup> ». Mais l'information la plus crédible rapportant le lien de parenté dont Patrick Riel se réclamait vraisemblablement lui-même provient de Theodore G. Roberts qui rencontra personnellement le soldat Riel sur le champ de bataille, en laissant un témoignage fort précis :

Du sang canadien très ancien coulait dans les veines de deux de nos tireurs d'élite – le sang de l'Homme rouge. Lorsque je rencontraï pour la première fois ceux-ci en septembre de l'année dernière [1915], le soldat Ballendine avait trente-six entailles sur son fusil, et le soldat Patrick Riel en avait un peu moins. Ils étaient calmes, basanés, bien disciplinés comme soldats, comme je me les remémore. Ils furent tous deux tués par des tirs d'obus en octobre ou novembre de cette même année. Riel, qui avait été le contremaître d'un chantier de bûcherons sur la rivière Kaministiquia avant la Guerre, était le fils d'un cousin de Louis Riel, de la célèbre Rébellion de Riel. Louis Riel s'était battu contre la civilisation et la Reine Victoria dans l'Ouest du Canada; Patrick Riel s'est battu et est mort pour la civilisation et le petit-fils de Victoria dans les Flandres<sup>37</sup>.

Ce témoignage de première main indique donc que Patrick Riel considérait son père (Joseph Riel) comme le cousin propre de Louis Riel. Le lien présumé de parenté entre les deux Riel était d'ailleurs bien connu sur le champ de bataille, puisque même le journal de guerre officiel tenu sur place en fait mention. Lorsque Patrick Riel trouva la mort, le 14 janvier 1916, la note

35. « A Metis Sharpshooter. Nephew of Louis Riel Accounted for Thirty Germans Before They Got Him », dans *The Hedley Gazette*, 22 février 1917, p. 6.

36. Sir Max Aitken, *op. cit.*, p. 10 ; *The Hedley Gazette*, *op. cit.*, p. 6 ; « Notre artillerie a détruit plusieurs ouvrages allemands », dans *La Presse*, 22 janvier 1916, p. 9 ; « Artillery of Canada Bests that of Huns », dans *Medicine Hat News*, 22 janvier 1916, p. 1, 5 ; « Problems of Metis explained [*sic.*] by director of Alberta Association », dans *Northern Gazette* [Peace River], 30 décembre 1938, p. 3 ; *Saturday Chinook*, *op. cit.*, p. 2 ; « Canadians at the Front », dans *Sherbrooke Daily Record*, 22 janvier 1916, p. 8 ; *The Western Call*, *op. cit.*, p. 3.

37. Theodore G. Roberts, « The War Spirit of Canada », dans *The Windsor Magazine*, vol. xvi, 1917, p. 111. Notre traduction de : « Two of our snipers had very ancient Canadian blood in their veins – the blood of the Red Man. When I first met these two in September of last year, Private Ballendine had thirty-six notches on his rifle, and Private Patrick Riel a few less. They were quiet, swarthy, well-disciplined soldiers, as I remember them. Both were killed by shell-fire in October or November of that year. Riel, who had been the foreman of a lumber camp on the Kaministiquia River before the War, was a son of a first cousin of the late Louis Riel, of the Riel Rebellion fame. Louis Riel had fought against civilization and Queen Victoria in Western Canada ; Patrick Riel fought and died for civilization and Victoria's grandson in Flanders ».

suivante fut consignée : « Le tireur d'élite "Paddy" Riel a été tué par l'un des petits obus. Il était le camarade du soldat McDonald tué le 3 du même mois et avait 30 Huns [Allemands] à son crédit. Il était le neveu de Louis Riel de la célèbre Rébellion<sup>38</sup> ».

Considéré comme l'un des meilleurs tireurs d'élite de la seconde brigade d'infanterie canadienne, Patrick Riel laissait une descendance en Outaouais, telle que consignée dans son dossier militaire : M<sup>lle</sup> « Katie » [Catherine] Riel, de Rivière Désert [Maniwaki], et M<sup>me</sup> Joseph Lacroix de Bouchette, également dans la vallée de la Gatineau<sup>39</sup>. Un court testament rédigé en février 1915 mentionne que Patrick Riel laissait comme seule héritière sa fille « Katie », qui n'était alors pas encore mariée, mais qui allait plus tard s'unir à l'Algonquin William Odjik en 1917<sup>40</sup>. Notons que la descendance du soldat Riel s'est donc poursuivie à la fois chez les Algonquins de la bande de Rivière Désert, et chez les Métis de la région à travers la famille Lacroix. En guise d'hommage, une plaque en argent, posée sur le fusil de Patrick Riel, laissa pendant un temps ce message visible dans les vitrines du « British Columbia Building » de Londres :

Ce fusil a été utilisé par le tireur d'élite N° 1295, soldat P. Riel (neveu de Louis Riel, de la rébellion de Riel), 8<sup>e</sup> Bataillon (90<sup>e</sup> Rifles) 1<sup>ère</sup> Division canadienne, B. E. F. Avec celui-ci il compta 30 Allemands, entre mars 1915 et le 15 janvier 1916, quand il fut tué par un obus à la Ferme d'Anton, France, 128, près de Messines<sup>41</sup>.

Le capitaine M. A. Fiset envoya même un mot accompagnant cette information, qu'on publia dans les journaux canadiens, et qui rendait hommage au soldat Riel, souhaitant que « la presse soit assez bonne pour relayer à la famille Riel et à la nation métisse au complet mon chagrin et aussi ma profonde admiration pour ce héros dont la nation métisse en général doit être fière<sup>42</sup> ».

38. « Confidential war diary of 8th Canadian Infantry Battalion. January 1916 », 1916, entrée du 14 janvier, BAC, RG9-III-D3, vol. 4918, dossier 369. Notre traduction de : « *Sniper "Paddy" Riel was killed by one of the small shells. He was the running mate of Pte. McDonald killed on the 3rd. Inst. and had 30 Huns to his credit. He was a nephew of Louis Riel of Rebellion fame.* ».

39. « [Fiche sans titre] », 1921, BAC, Corps expéditionnaire canadien (CEC), RG150, versement 1992-93/166, boîte 8274-11 ; « Artillery Fire Intensely Active », dans *Manitoba Free Press*, 22 janvier 1916, p. 1, 25; *Medicine Hat News*, op. cit., p. 1, 5.

40. « Will », 1915, BAC, Corps expéditionnaire canadien (CEC), RG150, versement 1992-93/166, boîte 8274-11; « BMS de L'Assomption, Maniwaki, Québec », 1917-05-02, GSU.

41. *The Hedley Gazette*, op. cit., p. 6. Notre traduction de : « *This rifle was used by Sniper No. 1295, Pte. P. Riel (nephew of Louis Riel, of the Riel rebellion), 8th Battalion (90th Rifles) 1st Canadian Division, B. E. F. With it he accounted for 30 Germans, between March, 1915, and January 15, 1916, when he was killed by a shell at Anton's Farm, France, 128, near Messines.* ».

42. *The Hedley Gazette*, op. cit., p. 6. Notre traduction de : « *the press be good enough to convey to the Riel family and all the Metis nation my personal grief and also my profound admiration for this hero of whom the Metis nation at large must be proud.* ».

## La parenté symbolique dans le façonnement de l'identité métisse outaouaise

Un examen généalogique plus approfondi de la famille de Patrick Riel ne révèle pourtant aucune connexion immédiate avec la famille de Louis Riel. Les documents généalogiques que nous avons consultés montrent que Patrick Riel n'est ni le neveu, petit-fils, cousin ou le fils du cousin de Louis Riel. Mais alors, quelle serait la nature des liens entre la famille de Patrick Riel et celle de la figure du chef métis dans l'Ouest ?

Avant de traiter plus directement de cette question, soulignons que Patrick Riel n'est pas le seul, ni même le premier, à porter le patronyme Riel dans la région de l'Outaouais et à se réclamer de la famille du célèbre leader métis Louis Riel. Nous savons qu'une dénommée Marie-Louise Riel habitant la vallée de la Lièvre est également rapportée comme une parente de Louis Riel selon une tradition orale qui la dépeint à la fois comme une guérisseuse et comme la protectrice de celui-ci, alors qu'il était de passage durant son exil des années 1870. Cette tradition orale, consignée par écrit par une descendante de Marie-Louise Riel nommée Violet Lalonde, souligne que Marie-Louise aurait été plus précisément la tante de Louis Riel. La tradition orale rapporte des attachements familiaux à la famille de Louis Riel et offre plusieurs détails au sujet de la famille de celui-ci, en plus d'une identification de la famille McGregor-Riel au peuple métis et à sa culture<sup>43</sup>.

Confirmant la dissémination de cette tradition dans les environs de Maniwaki, au moins un quotidien de l'époque rapporte en 1904 Marie-Louise Riel comme une parente de Louis Riel, en l'occurrence comme une Métisse du Nord-Ouest qui se voudrait la cousine germaine de Louis Riel<sup>44</sup>. Ce phénomène d'identification symbolique est d'autant plus intéressant que cette tradition orale est toujours vivante parmi les descendants des Riel de l'Outaouais. Plusieurs Métis contemporains, dont certains sont aujourd'hui regroupés dans la *Communauté Métis [se] Autochtone de Maniwaki*, s'identifient en effet toujours comme des « parents » de Louis Riel, montrant que ce lien de parenté réel ou fictif s'est transmis d'une génération à l'autre dans la construction identitaire de ces familles métisses de l'Outaouais<sup>45</sup>. Or, bien que des preuves documentaires confirment la visite de Louis Riel dans la région de l'Outaouais durant son exil, aucun document ne permet de confirmer une

43. Sébastien Malette et Guillaume Marcotte, *op. cit.*

44. « La mère Valiquette. Décédée à St-Gérard de Montarville - intéressantes notes biographiques », dans *La Patrie*, 29 septembre 1904, p. 7.

45. À titre d'exemple, l'un des descendants de la famille métisse Riel/McDougall a exprimé, dans une entrevue donnée dans le cadre du projet de recherche *Le statut de Métis au Canada*, dirigé par le professeur Denis Gagnon, que son aïeul était cousin de Louis Riel, selon ce qu'on lui enseigna dans sa famille. Voir *Le statut de Métis au Canada : Agencéité et enjeux sociaux*, Entrevue n° 9 avec Laurier Riel, par Guillaume Marcotte, Maniwaki, Québec, 30 juin 2016, sous la supervision du professeur Denis Gagnon, Université de Saint-Boniface, Winnipeg, 2016.

connexion familiale directe entre Marie-Louise Riel ou Patrick Riel et les parents ou les grands-parents de Louis Riel<sup>46</sup>. Patrick Riel et Louis Riel ont certainement un ancêtre commun dans la personne de Jean-Baptiste Riel dit L'Irlande, arrivé au Canada à l'époque de la Nouvelle-France, mais ce lien est plus distant que ceux dont témoignent les rapports et journaux de l'époque. Le lien de parenté entre la famille de Louis Riel et ces deux familles Riel de l'Outaouais semble donc de nature davantage symbolique.

Ce lien de parenté symbolique n'en demeure cependant pas moins significatif. Les liens de parenté, réels ou symboliques, sont en effet fréquemment utilisés dans les constructions identitaires, surtout de type ethnique, qui évolueront progressivement vers des récits de type ethnonational<sup>47</sup>. Des gens souvent sans relations familiales utilisent en effet le langage de la parenté afin de définir la proximité de leurs liens identitaires, voire nationaux, par exemple en se reconnaissant comme « oncles », « tantes », « frères », « sœurs », « cousins » ou « cousines », parfois même à l'échelle de nations entières, tissant entres eux des liens de parenté symbolique. L'usage de relations de parenté « fictive » ou de « pseudo-parenté » se retrouve notamment au sein de plusieurs sociétés amérindiennes qui ont participé historiquement à la traite des fourrures, et dans lesquelles elles servent à nommer ou à mettre en valeur les alliances politiques et les liens de réciprocité<sup>48</sup>. Chez les Omahas, par exemple, nous observons historiquement de quatre à six types de parenté, dont la catégorie *nikie*, qui souligne un lien de parenté issu d'un ancêtre mythique très éloigné dans le temps, mais qui est quand même valorisé comme lien significatif<sup>49</sup>. Notons que des relations de parenté symbolique s'observent également entre « frères » et « cousins » dans la culture de ces voyageurs qui transigeaient les fourrures à titre d'intermédiaires entre les sociétés amérindiennes et les sociétés eurocanadiennes, une pratique qui tirait peut-être son origine d'une influence autochtone<sup>50</sup>. De fait, il n'est pas rare d'observer l'usage de parenté symbolique encore de nos jours, au sein de familles canadiennes-françaises ou métisses ayant un ancêtre éloigné dans leur généalogie. Ces gens se reconnaissent malgré tout comme « p'tit-cousins », « grands-oncles » ou « grand-tantes », souvent en fonction de la différence d'âge séparant les individus en question.

46. En ce qui concerne le cas de Marie-Louise Riel, voir Sébastien Malette et Guillaume Marcotte, *op. cit.*

47. Umut Özkirimli, *Theories of nationalism : A critical introduction* (2<sup>e</sup> éd.), New York, Palgrave Macmillan, 2010.

48. Gilles Havard, *Empire et métissage : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut 1660-1715*, Québec, Septentrion, 2003, p. 366.

49. James O. Dorsey, *Omaha Sociology*, Washington, Smithsonian Institution, Bureau of Ethnology, 1885, p. 252.

50. Carolyn Podruchny, *Les Voyageurs et leur monde : voyageurs et traitiers de fourrures en Amérique du Nord*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. 187.

L'histoire de Patrick Riel est d'autant plus intéressante, qu'elle combine un cas de parenté fictive à la notion de nation métisse. À ce sujet, nous retrouvons des écrits spécialisés qui problématisent l'émergence historique des discours nationalistes. Ces essais nous éclairent sur la construction de discours « raciaux » comme faisant référence à des liens familiaux, réels ou imaginés, voire à cette notion de « super-familles » étendues, comme vecteurs d'identité collective<sup>51</sup>. Il est notamment question d'un phénomène observé chez plusieurs peuples qui passèrent d'identités collectives se définissant selon la reconnaissance de réseaux de parenté, à la notion plus générique de « race » comme fondement de récits nationalistes dits modernes. Cette notion de « race » qui est imaginée comme correspondant à des identités nationales unitaires et autonomes aurait eu pour effet de stimuler une solidarité de ses membres au-delà de leurs liens de parenté perçus, réels ou non<sup>52</sup>. Autrement dit, bien que l'idée de nation reposant sur l'évocation de liens de parenté subsiste toujours, il est suggéré que les discours nationalistes façonnés par de nombreux penseurs tels que Rousseau, Hobbes, Herder, Burke, Von Humboldt, ou Maurras, eurent pour effet de faciliter le passage d'identités collectives construites sur la reconnaissance de liens familiaux ou claniques, à des identités *de masse*, dont chacune regroupera désormais souvent une multitude de groupes ethniques sous l'égide d'une seule nation que l'on croira essentiellement souveraine, « mature » et pourvue d'une volonté populaire s'exprimant dans une langue dite nationale<sup>53</sup>.

Serait-il possible que nous assistions ici à un phénomène similaire, témoin du glissement d'une identité ethnique vers une identité nationaliste plutôt « moderne », impliquant les familles métisses Riel de l'Outaouais ? Nous savons que le père de Patrick, Joseph Riel du Lac-Sainte-Marie, était sensiblement du même âge que Louis Riel. Se pourrait-il que Joseph Riel ait rencontré le célèbre leader et hors-la-loi qui résidait alors en Outaouais durant son exil ? Autrement dit, se pourrait-il qu'un patronyme commun entre les deux Métis, qui partageaient de toute évidence une culture métisse similaire, fût suffisant pour que Joseph Riel se considérât parent ou « cousin » de Louis Riel ? Les théories sur l'usage de parentés fictives dans la construction d'identités nationales nous permettent de le croire. Comme nous l'avons vu, selon la tradition orale rapportée par l'aînée métisse Violet Lalonde, c'est d'ailleurs dans cette région que Louis Riel fut protégé par Marie-Louise Riel, une autre

51. Van der Bergue, 2001, cité dans Umut Özkirimli, *op. cit.*, p. 54. S'agissant des Métis de l'ouest du Québec et du nord-est de l'Ontario, on se souviendra de la formulation du père Guinard à propos de cette notion de « race métisse », faisant échos aux propos de Van den Bergue : la « race belle et très résistante ». Voir « Guinard, Joseph-Étienne. Mémoires... », *op. cit.*, p. 290.

52. Craig Calhoun, *Nationalism*, Buckingham (UK), Open University Press, 1997.

53. Carleton Hayes, *The Historical Evolution of Modern Nationalism*, New York, Macmillan, 1931; Hans Kohn, *The Idea of Nationalism*, New York, Collier Books, 1969.



parente vraisemblablement fictive du célèbre Louis. Identifiée elle aussi au peuple métis, elle habitait alors la vallée voisine de la rivière du Lièvre, où nous retrouvons notamment la famille métisse des cousins d'Ambroise Lépine, le bras-droit de Louis Riel<sup>54</sup>. Clairement, la région des environs de Maniwaki cumule un nombre suffisant d'anecdotes impliquant Louis Riel et sa population métisse locale pour nous mettre la puce à l'oreille.

Chose certaine, l'identité métisse se voit déterminée sur le plan de l'ethnicité selon des structures de parenté qui impliquent, d'après la formulation de Louis Riel lui-même, des couples fondateurs d'où sont issues des lignées métisses dont les *pères* furent généralement canadiens, œuvrant dans la traite des fourrures, et les *mères* des Autochtones de différentes Premières Nations<sup>55</sup>. L'origine du peuple métis puise donc manifestement son ancrage dans une codification et une signification générales s'appliquant aux structures de parenté, dont la particularité est d'avoir des pères d'origine canadienne au sein d'un système patrilinéaire qui transmet une religion et une langue commune (en particulier le catholicisme et le français en plus de coutumes autochtones), qui deviendront les éléments culturels unifiant les « Métis canadiens-français<sup>56</sup> », en plus de l'usage d'au moins une langue autochtone transmise par les mères réputées comme « Indiennes ». Les Métis français hériteront en outre de leurs pères canadiens d'une niche occupationnelle dite « intermédiaire » entre les peuples autochtones et eurocanadiens liée à la traite des fourrures. Ils se verront ainsi transmettre le mode de vie lié à cette profession, notamment la distribution *diasporique* que connaissent déjà leurs pères canadiens dispersés dans une grande partie du territoire nord-américain<sup>57</sup>. Qui plus est, les Métis se verront rejetés de l'indianité officielle

54. Sébastien Malette et Guillaume Marcotte, *op. cit.*, p. 57.

55. Riel, à ce propos : « Les métis ont pour ancêtres paternels les anciens employés des compagnies de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest; et pour ancêtres maternels des femmes sauvages appartenant aux diverses tribus. Le mot français, Métis, est dérivé du latin, Mixtus, qui signifie Mêlé : il rend bien l'idée dont il est chargé. Toute aussi appropriée que l'expression anglaise correspondante, *Half-breed*, fut à la première génération du mélange des sangs, maintenant que le sang européen et le sang sauvage sont mêlés à tous les degrés elle n'est plus assez générale ». Citation tirée de : Louis Riel, « 3-156 Les Métis du Nord-Ouest. Régina. 85/10-11/? », dans *The Collected Writings of Louis Riel / Les écrits complets de Louis Riel*, sous la direction de George Stanley, Raymond Huel, Gilles Martel, Glen Campbell, Thomas Flanagan et C. Rocan, Edmonton, The University of Alberta Press, vol. 3, 1985, p. 278.

56. Notons que nous n'utilisons pas l'expression « Métis canadiens-français » pour faire référence à une identité canadienne-française qui se voudrait métisse dans son ensemble, mais plutôt au vocabulaire du XIX<sup>e</sup> siècle référant au peuple métis francophone, tel que le désignait Louis Riel lui-même.

57. Robert Foxcurran, Michel Bouchard et Sébastien Malette, *Songs Upon the Rivers : The Buried History of the French-Speaking Canadiens and Métis from the Great Lakes and the Mississippi across to the Pacific*, Montréal, Baraka Books, 2016. À ce propos, le militaire américain V. Havard écrivait en 1880 : « Si nous pouvions obtenir le nombre de métis au Canada [Ontario et Québec], Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Écosse, Labrador, et dans les parties nord-est de la Nouvelle-Angleterre, ainsi que les familles d'origine française teintées de sang indien dans les États de l'Illinois et du Missouri, je ne doute pas que le total de la force de la population de Canadiens français sang-mêlés atteindrait au

par une codification patrilinéaire du statut indien légal, suivant laquelle ils seront en bonne partie expulsés des réserves à partir des années 1850 dans l'est du pays. La structure des unions desquelles émergent les familles métisses, de même que la mémoire de leurs particularités ethniques, influencent ainsi la façon dont la culture métisse canadienne-française se façonnera au fil d'expériences individuelles et communes que partageront les Métis à travers différentes régions<sup>58</sup>.

De son vivant, le projet politique de Louis Riel consistera à unifier le peuple qu'il identifie d'une part comme les « Métis canadiens-français », et, d'autre part, les « *Half-breeds* » qui sont issus de pères écossais, souvent anglophones et de religion protestante (formant la minorité au sein des Métis de l'Ouest, mais aussi dans la région de l'Outaouais). Le but avoué de Louis Riel sera en effet de fonder une nation nouvelle, la nation métisse, en soulignant le caractère *inclusif* du terme Métis afin d'accommoder les différentes origines ethniques préexistantes<sup>59</sup>. Ce faisant, Louis Riel reconnaît l'existence de Métis sur l'ensemble du territoire nord-américain sous juridiction britannique, dont il se proclame le chef depuis sa détention en 1885, *incluant les Métis dans les provinces de l'est du Canada et à l'ouest des Montagnes Rocheuses* (la Colombie-Britannique)<sup>60</sup>. La vision de Louis Riel passe donc

moins 40 000 en Amérique du Nord ». Notre traduction de : « *If we could obtain the number of métis in Canada [Ontario et Québec], New Brunswick, Nova Scotia, Labrador, and in the northern part of New England, as well as that of the French-descended families tainted with Indian blood in the States of Illinois and Missouri, I doubt not the total would reach at least 40,000 as the strength of the population of French-Canadian mixed-bloods in North America* ». Voir V. Havard, « The French Half-Breeds of the Northwest », dans *Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution, Showing the Operations, Expenditures, and Condition of the Institution for the Year 1879*, Washington, Government Printing Office, 1880, p. 317.

58. Rappelons ici que la famille du soldat Patrick Riel, qui est issue de la communauté métisse de Maniwaki, correspond en tous points aux marqueurs ethnoculturels que nous venons d'énumérer ci-dessus (double parentage, structure de parenté distinctive, catholicisme, niche occupationnelle, et structure patrilinéaire de codification ethnique). Patrick Riel provient d'une communauté composée en partie de Métis selon de nombreux observateurs de l'époque, incluant les Algonquins de Maniwaki, qui en 1874 se plaignaient de l'intrusion de Métis écossais et français sur leur réserve (voir « Maniwaki Reserve – Agent John White requesting authority for the River Desert Indians to hold an election of chiefs », 1874, f. 2, BAC, RG 10, vol. 1934, dossier 3567). Le cas de Patrick Riel suggère cependant une auto-identification qui va encore plus loin, cette identification passant en effet d'un ordre culturel à un ordre plutôt politique, suivant une identification avec la geste du peuple métis, voire de la nation qui s'y rattache.

59. Voir la citation de Louis Riel : « Le nom métis serait agréable à tout le monde, parce qu'il n'est pas exclusif et qu'il a l'avantage de mentionner d'une manière convenable, le contingent par lequel chaque nation contribuerait à fonder le peuple nouveau ». Tirée de : « Lettre de Louis Riel à Paul Proulx », 1877, f. 3, Société historique de Saint-Boniface, Winnipeg (SHSB), Fonds Corporation archiépiscopale catholique romaine de Saint-Boniface, 0075, Série Alexandre Taché, Correspondance 52987-52990.

60. Voir la citation de Louis Riel au sujet de la répartition géographique étendue du peuple métis : « [Gabriel Dumont] voudrait que je fusse reconnu comme l'homme en tête des Métis, dans toute l'Amérique Britannique du Nord. Lui-même serait à la tête des Métis du Nord-Ouest en deçà et au delà des Montagnes-de-Roche, jusqu'à la Mer. [...] Quant aux provinces canadiennes de l'Est, beaucoup de

d'une identification ethnique de la population métisse canadienne-française, à une vision politique de cette dernière, invitant les membres de celle-ci à poursuivre des objectifs politiques en s'identifiant comme Métis<sup>61</sup>. Bref, le nationalisme métis de Louis Riel n'est pas achevé, ni même déterminé par des conditions sociologiques préexistantes en 1885, mais plutôt en pleine construction idéologique, s'appuyant sur une culture métisse diasporique qui se veut préexistante. À entendre Louis Riel sur le sujet, il n'est donc pas surprenant que les acteurs de l'époque puissent imaginer une nation métisse par-delà les strictes frontières que certains souhaitent lui attribuer de nos jours, en limitant l'origine de son existence historique et la portée de son identité citoyenne aux seules provinces de l'ouest du Canada et du nord-ouest des États-Unis<sup>62</sup>.

Métis y vivent méprisés sous le costume indien. Leurs villages sont des villages d'indigence. Leur titre indien au sol est pourtant aussi bon que le titre indien des Métis du Manitoba ». Tirée de : Louis Riel, « 3-072 Lettre à R.B. Deanne, à Edgar Dewdney, et à John A. Macdonald, Régina. 85/07/06 », dans *The Collected Writings of Louis Riel / Les écrits complets de Louis Riel*, op. cit., vol. 3, p. 121.

61. Sur l'encouragement de Louis Riel à s'identifier comme Métis, reconnaissant des structures de parenté et une ethnicité spécifique, voir : « “Ah ! bah ! Vous n'avez presque pas de sang sauvage. Vous n'en avez pas pour la peine.” Voici comment les Métis pensent là-dessus en eux-mêmes : “C'est vrai que notre origine sauvage est humble, mais il est juste que nous honorions nos mères aussi bien que nos pères. Pourquoi nous occuperions-nous à quel degré de mélange nous possédons le sang européen et le sang indien ? Pour peu que nous ayions de l'un et de l'autre la reconnaissance et l'amour filial, ne nous font-ils pas une loi de dire : “Nous Sommes Métis.” » ». Tiré de : Louis Riel, 1985, op. cit., p. 278-279.

62. Pour un historique détaillé de cette position idéologique, voir Gerhard J. Ens et Joe Sawchuk, *From New Peoples to New Nations: Aspects of Métis History and Identity from the Eighteenth to Twenty-First Centuries*, Toronto, University of Toronto Press, 2016 ; aussi Annette Chrétien, « “Fresh Tracks in Dead Air” : Mediating Contemporary Metis Identities Through Music and Storytelling », thèse de doctorat, York University, Toronto, 2005. Cette vision de l'identité métisse prônant que les Métis n'existent ou ne proviennent que des provinces de l'Ouest canadien est notamment défendue par des sociologues, avocats ou juristes, tels dans : Chris Andersen, *Métis: Race, Recognition, and the Struggle for Indigenous Peoplehood*, Vancouver, UBC Press, 2014 ; Jean Teillet, « L'interprétation de la Loi constitutionnelle de 1867 à la lumière de la “race” exclut les Métis des peuples autochtones du Canada », dans *De Pierre-Esprit Radisson à Louis Riel : Voyageurs et Métis / From Pierre-Esprit Radisson to Louis Riel: Voyageurs and Métis*, sous la direction de Denis Combet, Luc Côté et Gilles Lesage, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 2014 ; Paul Chartrand, « Defining the “Métis” of Canada : A principled approach to Crown-Aboriginal relations », dans *Métis-Crown relations : Rights, identity, jurisdiction and governance*, sous la direction de Frederica Wilson et Melanie Mallet, Toronto, Irwin Law, 2008, p. 27-70. Pour des auteurs faisant un usage plus inclusif du terme « Métis », consulter les travaux suivants : John C. Kennedy (dir.), *History and Renewal of Labrador's Inuit-Métis*, St. John's (NL), ISER Books, 2014 ; Étienne Rivard, « Prairie and Québec Métis Territoriality : Interstices territoriales and the Cartography of In-Between Identity », thèse de doctorat, University of British Columbia, Vancouver, 2004 ; Denis Gagnon, « “Nous savons qui nous sommes” : les Métis et l'État canadien : définitions identitaires et agencéité », dans *Histoires et identités métisses : hommage à Gabriel Dumont / Métis Histories and Identities: A Tribute to Gabriel Dumont*, sous la direction de Denis Gagnon, Denis Combet et Lise Gaboury-Diallo, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 2009, p. 277-301 ; Annette Chrétien, 2012, op. cit. ; David McNab, « Metis Participation in the Treaty-Making Process in Ontario : A Reconnaissance », dans *Native Studies Review*, vol. 1, n° 2, 1985, p. 57-79 ; Marcotte, 2018, op. cit. ; Robert Foxcurran, Michel Bouchard et Sébastien Malette, 2016, op. cit. Soulignons que ce ne sont pas tous les Métis de l'Ouest qui endossent cette idéologie désormais exclusiviste au sujet de l'identité

**Le rachat symbolique par Patrick Riel : le sacrifice d'un héros**

Suivant l'exécution de Louis Riel pour son rôle de leader dans la seconde résistance armée, plusieurs Métis à travers le Canada vivront des heures difficiles. Le nationalisme métis articulé par Louis Riel s'estompera peu à peu. De nombreuses familles métisses en viendront à dissimuler leur héritage culturel par crainte de représailles et de racisme envers tout ce qui est autochtone en général et, en particulier, à l'égard de tous ceux qui seraient affiliés de près ou de loin avec Louis Riel. La pression culturelle sur les Métis se fera sentir partout au pays, et une forte stigmatisation continuera de peser sur les Métis, surtout les Métis francophones et catholiques que l'on associe à la mémoire de Louis Riel, honnie d'une condamnation pour haute trahison<sup>63</sup>. C'est ainsi que l'un des premiers historiens « officiels » de la nation métisse, Auguste-Henri de Trémaudan, sentira le besoin de défendre les Métis en soulignant que ceux-ci s'assimilaient aisément à la « civilisation » au point de ne pouvoir les différencier que difficilement des familles de colons réputées comme blanches<sup>64</sup>. L'idée de la nation métisse canadienne-française survivra tant bien que mal au sein de différentes organisations métisses dans l'Ouest, accablées de toute part notamment par une série de mesures législatives limitant l'usage du français. Depuis ces années difficiles, nous observerons cependant une renaissance d'un projet national métis au lendemain du rapatriement de la Constitution, lorsque le *Métis National Council*, en 1983, se scindera du *Native Council of Canada*, selon une nouvelle doctrine idéologique qui exclura désormais les Métis de l'Est, de même que les Métis francophones appartenant à l'Union nationale métisse Saint-Joseph du Manitoba, de toutes négociations politiques officielles<sup>65</sup>.

Aussi, ce contexte d'assimilation explique-t-il en partie les commentaires que nous retrouvons dans les écrits de guerre, à l'effet que Patrick Riel est vu comme rachetant l'honneur de la famille Riel (et des Métis en général), en combattant cette fois *pour* la « civilisation » (en l'occurrence celle que promeut l'Empire britannique). Auguste-Henri de Trémaudan sentira lui aussi le besoin de souligner la participation des Métis dans la Grande Guerre

métisse. Plusieurs Métis de la Rivière Rouge sont d'avis qu'il y a des Métis dans différentes parties du Canada, possédant des cultures qui leur sont propres.

63. Pour un exemple de stigmatisation associée aux Métis portant le patronyme de Riel au Québec, dans les années 1940, voir : Marie-Joseph Riel, « Mon frère Louis Riel », dans *Alliance*, 16 novembre 1985, p. 3-5.

64. Auguste-Henri de Trémaudan, *Histoire de la nation métisse dans l'Ouest canadien*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, p. 386.

65. Au sujet de l'exclusion de l'Union nationale métisse Saint-Joseph du Manitoba, pourtant la plus vieille organisation métisse du pays, fondée par la famille de Louis Riel lui-même, voir : Bernard Bocquel, « Louis Riel n'appartient pas à la MMF », dans *La Liberté*, 30 novembre 2016, repéré à [www.pressreader.com/canada/la-liberte/C3%A9/20161130/281573765303614](http://www.pressreader.com/canada/la-liberte/C3%A9/20161130/281573765303614). Voir aussi : Gerhard J. Ens et Joe Sawchuk, 2016, *op. cit.*, chapitre 15.

comme une sorte de rachat symbolique, en rappelant que plusieurs « Métis canadiens-français » des plus illustres familles s'enrôlèrent dans la région de Qu'Appelle en Saskatchewan<sup>66</sup>. Pour sa part, le directeur de l'Association des Métis d'Alberta et des Territoires du Nord-Ouest prendra également la plume dans le quotidien *Northern Gazette* en 1938 afin de célébrer la mémoire du soldat métis Patrick Riel, reconnu une fois de plus comme un parent de Louis Riel. Dans cet article, le directeur de l'association offre des détails intéressants sur la vie du soldat Riel, laissant soupçonner des témoignages intimes de la part de ses compagnons de fortune, suggérant des liens de fraternité sur le front entre les soldats métis<sup>67</sup> :

L'année 1914 a vu le Canada au sommet de son développement, se remplissant rapidement de gens désireux de se construire un foyer sur une terre de paix, d'harmonie et de prospérité. Parmi ses citoyens, aucun ne furent plus patriotiques et respectueux de la Loi que ses plus anciens habitants, les Métis. [...] Sur le tableau d'honneur du Canada nous trouverons le nom du Soldat Patrick Riel, neveu de Louis Riel, tué en pleine action près de Messines, France, le 16 [sic] janvier 1916 - "Paddy" Riel était un homme des bois et un trappeur qui suivit la voie de ses ancêtres. Il dépendait de la précision de son tir pour survivre. [...] Paddy avait un ami, un Métis écossais du nom de Macdonald, un tireur d'élite lui aussi. Macdonald fut tué par un obus à Hyde Park Comer le 9 janvier 1916. Paddy en fut atterré et jura de venger la mort de son ami en prenant quinze de ses ennemis. Son vœu ne fut jamais complètement réalisé, car il mourut six jours plus tard. [...] Une histoire de contraste. Deux hommes, oncle et neveu, rebelle et héros, ou comme nous devrions le dire, deux hommes se battant pour le droit tel qu'ils le voyaient chacun, appelés par cette impulsion qui donne naissance au pouvoir dynamique des hommes libres qui aiment la liberté, la justice et la paix<sup>68</sup>.

Dans ce témoignage qui provient d'un membre influent de la communauté métisse canadienne, Patrick Riel est non seulement associé à la « nation

66. Auguste-Henri de Trémaudan, 1935, *op. cit.*, p. 387-389.

67. Un article de journal, paru en 1917, spécifie lui aussi les liens d'amitié entre Patrick Riel et un autre « half-breed », ancien élève de l'école industrielle de Qu'Appelle qui écrivit des lettres parlant de son ami Patrick. Voir : *The Hedley Gazette*, *op. cit.*, p. 6.

68. *Northern Gazette* [Peace River], *op. cit.*, p. 3. Notre traduction de : « *The year 1914 saw Canada at the height of development, rapidly filling with people eager to make homes in a land of peace, harmony and prosperity. Among its citizens none were more patriotic and law abiding than the earlier inhabitants, the Metis. [...] On Canada's Roll of Honor will be found the name of Private Patrick Riel, nephew of Louis Riel, killed in action near Messines, France, January 16<sup>th</sup> [sic]. 1916 - "Paddy" Riel was a woodsman and trapper who followed the ways of his ancestors. Upon the accuracy of his shooting he depended for a livelihood. [...] Paddy had a friend, a Scotch Metis by the name of Macdonald, also a sniper. Macdonald was killed by shrapnel at Hyde Park Comer January 9<sup>th</sup>, 1916. Paddy was broken-hearted and swore to avenge his friend's death by getting fifteen of the enemy. His vow was never fulfilled for six days later his life went out [...]. A story of contrast. Two men, uncle and nephew, rebel and hero, or shall we say two men fighting for the right as they each saw it, impelled by that impulse which gives birth to the dynamic power of free men who love liberty justice, and peace* ».

métisse » en raison de liens de parenté avec Louis Riel (que nous savons symboliques), mais aussi en fonction de ses liens de solidarité et de traits culturels, en tant qu'homme des bois et trappeur suivant « la voie de ses ancêtres ». La reconnaissance de l'appartenance de Patrick Riel à la nation métisse dépasse donc le lien de parenté avec Louis Riel, en faisant référence à des traits culturels distinctifs que le directeur de l'Association des Métis d'Alberta et des Territoires du Nord-Ouest reconnaîtra comme typiquement « métis ». L'appartenance identitaire de Patrick Riel dépasse donc le simple fait d'être un parent biologique de Louis Riel.

Dans tous les cas, le témoignage de première main de la part de Théodore Robert qui rencontre le soldat Patrick Riel sur le front montre que ce dernier s'identifie comme un Métis, et se considère comme un parent de Louis Riel. Cet exemple de parenté symbolique révèle en ce sens une auto-identification de la part des membres de cette famille, non comme des Indiens *métissés*, mais bel et bien comme des Métis. Il est vrai que Patrick Riel est Métis par l'une de ses grand-mères, Henriette McDougall, et partage manifestement l'un des modes de vie souvent associés à la culture métisse historique. Aussi le positionnement identitaire de la famille métisse de Patrick Riel renvoie-t-il ainsi dos-à-dos les thèses voulant que les descendants métis de l'Outaouais s'assimilent nécessairement soit à la société eurocanadienne ou aux sociétés amérindiennes. En effet, même si Joseph Riel (le père de Patrick) fut identifié comme fermier « canadien-français » dans le recensement canadien de 1871, il est maintenant clair selon les sources documentaires consultées que des descendants issus de cette famille continuèrent de s'identifier comme Métis. De la même façon, le fait que la grand-mère Henriette McDougall (la mère de Joseph Riel) fut recensée en 1861 comme « *Indian*<sup>69</sup> », n'empêcha pas non plus ses descendants, notamment Patrick Riel, de s'identifier comme des Métis, voire d'appartenir au même peuple que Louis Riel. C'est en ce sens que la présence de cette parenté symbolique révèle le fruit d'une construction identitaire au-delà d'un strict métissage biologique se manifestant et se maintenant en l'occurrence depuis plus d'un siècle et demi dans la région de Maniwaki, via un attachement pour la culture métisse et l'un de ses symboles les plus significatifs : la figure du héros et chef Louis Riel que l'on adopte, à tort ou à raison comme un proche « parent ». À ce sujet, l'anecdote soulignant que l'on ait agacé Patrick Riel lors de son enrôlement, en lui rappelant qu'il joignait un régiment qui combattit jadis son « parent » Louis Riel, montre bien qu'il lui aurait été facile de renier alors tout lien de parenté avec le leader métis. Or, Patrick Riel n'en fit rien, et ce, malgré les risques de stigmatisation qu'il encourrait alors qu'il se dirigeait vers le front. Il fit en fait beaucoup mieux :

69. « Recensement canadien, Québec, Ottawa, Egan », 1861, f. 1, BAC.



ses actions valeureuses au front devinrent source d'éloge pour l'ensemble de la nation métisse.

### **Conclusion : un héritage à redécouvrir dans la région de l'Outaouais**

La mémoire de Patrick « Paddy » Riel s'avère précieuse à bien des égards. En vertu de son sacrifice et de ses nombreuses prouesses militaires, les exploits de Patrick Riel nous rappellent l'effort de guerre extraordinaire qu'ont fourni les peuples autochtones à la défense d'un pays qui, en retour, les a plusieurs fois humiliés suivant leur mise en réserve, leur mise en tutelle juridique, le rapt de leurs enfants envoyés vers les écoles résidentielles, l'interdiction de la pratique de leurs langues et de leurs cultures, et, jusqu'en 1960, la privation du droit de vote aux Indiens inscrits. Malgré cette discrimination, les Autochtones du Canada fournirent des guerriers redoutables qui, à l'instar du soldat métis Patrick Riel, décimèrent les rangs ennemis. La geste du tireur d'élite Patrick Riel peut également faire la fierté de toute une région du Québec, l'Outaouais, et de Maniwaki en particulier. Cette terre des Anishinabek où cohabitent les peuples algonquin, métis et québécois, pour reprendre une formule déjà utilisée par l'aîné algonquin William Commanda<sup>70</sup>, fut souvent snobée historiquement comme un lieu de débauche, de coureurs des bois, de bûcherons et de draveurs. Elle a pourtant su produire quelques-uns des meilleurs soldats que connut la Grande Guerre.

L'histoire de Patrick Riel offre également une fenêtre ouverte permettant d'examiner et de comprendre des processus historiques d'où émerge la formulation d'un nationalisme métis. Le cas de la famille de Patrick Riel montre comment la parenté symbolique et la figure héroïque de Louis Riel sont utilisées comme vecteurs d'identification collective qui conjuguent à la fois une identification familiale, ethnique, et une identité de type national. Il offre ainsi un exemple éclatant de ce nationalisme toujours en construction que l'on repère d'ailleurs dans les écrits de Louis Riel, opérant une synthèse dynamique entre des éléments qu'il est possible d'attribuer aux cultures autochtones (structures et relations de parenté, mode de vie autochtone) et aux influences européennes (notion de « race », nationalisme moderne). Le cas de Patrick Riel montre ainsi comment le nationalisme métis s'est construit de façon originale, illustrant comment la notion préexistante de

---

70. Une lettre ouverte envoyée au journal *Le Devoir* en 1973, et signée par Messieurs Commanda, Plourde et Bourgeois, évoque ainsi les composantes québécoises devant s'unir pour affronter les préjugés : « Une tête de pont est actuellement indispensable pour servir de jonction aux différents groupes ethniques québécois. Parmi ceux-ci, le peuple indien et le peuple métis veulent maintenant édifier ses propres assises et se serrer les coudes [...] L'histoire québécoise est encore jeune. À nous, Blancs, Anglophones ou Francophones, Indiens, Métis, de joindre nos efforts et nos intelligences pour veiller à ce qu'elle vieillisse en santé. » Voir : William Commanda, Rhéal Plourde et Michel B. Bourgeois, « Lettres au Devoir. Rapprochant Indiens, Métis et Québécois », dans *Le Devoir*, 24 mai 1973, p. 4.

culture « métisse canadienne-française » évolua progressivement vers cette notion de « race métisse », vraisemblablement sous l'influence des discours modernes tendant à classer les différentes populations selon des marqueurs de type ethnonational.

En outre, la mémoire de Patrick Riel n'honore pas seulement les vétérans du passé, mais elle soutient également les Métis de Maniwaki qui luttent actuellement pour leur reconnaissance politique et culturelle. Il faut en effet savoir que les gouvernements du Canada et du Québec refusent toujours de reconnaître la présence de Métis historiques sur le territoire du Québec. Aussi la mémoire du soldat Patrick Riel résiste-t-elle de façon admirable aux théories sociologiques et idéologiques qui présupposent l'assimilation pure et simple des Métis de l'Outaouais. Tout d'abord, l'exemple de Patrick Riel montre bien que l'identité métisse historique déborde manifestement les restrictions territoriales que lui attribuent certaines organisations métisses depuis 1982, date qui marque des luttes fratricides entre Métis du Canada pour l'octroi de droits constitutionnels<sup>71</sup>. La vie du soldat Riel problématise également les travaux d'un nombre d'intellectuels qui s'opposent à la reconnaissance de Métis au Québec, suivant la formulation d'un nouveau nationalisme métis se limitant aux provinces de l'Ouest canadien<sup>72</sup>. L'histoire de Patrick Riel illustre ainsi avec brio comment des familles métisses de l'Outaouais continuent historiquement à s'identifier comme telles, malgré la possibilité qu'elles ont de s'identifier comme canadiennes-françaises ou algonquines. C'est donc toute la théorie d'une identité métisse forcément assimilée au Québec qui s'écroule devant le cas de Patrick Riel. Ensuite, la parenté symbolique rattachant Patrick et Louis Riel montre que le lien familial constitutif de l'identité nationale du peuple métis n'a pas nécessairement besoin d'être à l'Ouest seulement afin d'acquérir une charge identitaire significative qui peut se transmettre d'une génération à l'autre. Finalement, le caractère de la parenté symbolique que l'on observe dans le cas de Patrick Riel illustre que l'identité métisse ne se réduit pas seulement à un lien biologique entre ses membres, mais s'étend au partage d'une culture qui s'édifie sur le socle d'expériences et de symboles suffisamment communs pour permettre l'émergence d'une identité collective métisse qui se maintient dans les environs de Maniwaki. Pour les Métis canadiens, qui souvent se considèrent « parents » en fonction de lointaines unions ou « cousinages », le partage de cette culture métisse appert suffisant pour nourrir cette solidarité politique que Louis Riel appelle de ses vœux

71. Annette Chrétien, « From the "Other Natives" to the "Other Métis" », dans *The Canadian Journal of Native Studies*, vol. 28, n° 1, 2008, p. 89-118 ; Gerhard J. Ens et Joe Sawchuk, 2016, *op. cit.*, chapitre 15.

72. Denis Gagnon, « La création des « vrais Métis » : définition identitaire, assujettissement et résistances », dans *Port Acadie : revue interdisciplinaire en études acadiennes*, 2008-2009, p. 295-306.

en 1885. Sur ce point, il est vrai que Patrick Riel et le chef métis Louis Riel partagent un ancêtre commun éloigné (en l'occurrence Jean-Baptiste Riel dit l'Irlande). Mais cet ancêtre commun qui unit les différentes branches métisses des familles Riel n'est pas un Métis, et n'explique donc pas en lui-même la source de cette identité métisse partagée. Il faut plutôt y voir le fruit d'une identité qui dépasse la filiation directe d'un ancêtre à l'autre dans l'émergence et la transmission de l'identité métisse historique, une identité que nous retrouvons également au Québec. C'est ainsi que la mémoire du soldat Patrick Riel honore non seulement le sacrifice des combats de jadis, mais nous renseigne de façon novatrice au sujet de la construction du nationalisme métis<sup>73</sup>.

---

73. Les auteurs tiennent à remercier les évaluateurs anonymes pour leurs précieux commentaires, de même que la *Communauté Métis[se] Autochtone de Maniwaki*. Cet article est issu de travaux de recherches soutenus par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH), de même que par le Fonds de recherche québécois – Société et culture (FRQSC). Les noms des deux auteurs figurent en ordre alphabétique ; le présent article a été réalisé à part égale par les deux auteurs.